De l'Afrique des langues à l'Afrique des discours

Les voix du langagier

From the Africa of Languages to the Africa of Discourse. The Voices of Language

Cécile Canut

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/16547>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.16547

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 novembre 2010

Pagination : 1163-1189

ISBN : 978-2-7132-2252-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Cécile Canut, « De l'Afrique des langues à l'Afrique des discours », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 198-199-200 | 2010, mis en ligne le 02 janvier 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/16547> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.16547>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

© Cahiers d'Études africaines

De l'Afrique des langues à l'Afrique des discours

Les voix du langagiaire

From the Africa of Languages to the Africa of Discourse. The Voices of Language

Cécile Canut

- 1 Dès le début de la relation entre l'Europe et l'Afrique, l'exploration (puis la colonisation) des territoires s'est doublée d'une exploration de ses formes langagières. Alors que les missionnaires engagèrent très tôt une large entreprise de traduction de la Bible dans les langues locales, les administrateurs coloniaux, peu après, imposèrent leur langue coloniale¹ dans le dessein de « civiliser les indigènes ». Ce double processus d'instrumentalisation linguistique, s'il a pris d'autres chemins et suivi de nouveaux objectifs au cours du xx^e siècle, perdure d'une certaine manière de nos jours. Les ethnologues et les linguistes, au nom de la science européenne cette fois, ont pris la place des missionnaires, tandis que les chefs de gouvernements d'États africains ont prolongé le dispositif institutionnel colonial en choisissant les langues coloniales comme langues officielles de l'administration et de l'enseignement, à quelques exceptions près².
- 2 Le point de vue strictement extérieur, européen puis américain, dans l'étude des formes langagières en Afrique s'est toutefois infléchi lors de son appréhension par les chercheurs africains eux-mêmes, en particulier récemment avec l'émergence des études postcolonialistes. Les grilles scientifiques du Nord (Amselle 2008) demeurent cependant prééminentes pour des raisons à la fois socio-économiques et politiques : la majeure partie des recherches reste financée par les institutions européennes ou américaines et les étudiants sont majoritairement formés dans des cursus euro-américains.
- 3 La longue formation discursive du langage en Afrique, soit l'ensemble de la circulation des discours et des points de vue constituant le mode d'appréhension du langage, s'inscrit donc d'emblée dans un dispositif scientifique régi par des rapports de force et de pouvoir. L'élaboration des théories issues du Nord contraint de manière

déterminante les productions internationales aboutissant à une appréhension du langage que nous pouvons qualifier d'ethniste et d'essentialiste.

- 4 Au sein de cette apparente homogénéité de la formation discursive au cours du siècle passé, il convient toutefois d'explorer les multiples aspects de l'enchevêtrement des discours qui ont façonné et construit un tel agencement scientifique des positionnements épilinguistiques pour aboutir à cette essentialisation. Entre la grammaire comparée du XIX^e siècle et la récente *linguistic anthropology* qui vient d'émerger aux États-Unis, le XX^e siècle a vu se déployer de manière forte le structuralisme (ainsi que ses dérivés comme le fonctionnalisme, le formalisme linguistique, la sociolinguistique variationniste, etc.) imposant la notion de langue et de système afin de rompre avec la vision évolutionniste de la linguistique historique et comparée. Cette longue aventure des sciences humaines à dominante structuraliste n'a toutefois pas rompu avec le paradigme essentialiste. De même, la sociolinguistique ne s'est pas non plus départie d'une telle approche. Nous reviendrons sur ces points dans la première partie de cet article, avant d'inviter le lecteur, dans un second temps, à une analyse des liens entre langage et pouvoir, en introduisant une notion longuement absente des études africanistes, celle de discours. Enfin, nous prolongerons notre réflexion à propos de la rupture épistémologique inaugurée dans le numéro spécial « Langues déliées » des *Cahiers d'Études africaines* (2001), visant à proposer une approche constructiviste des pratiques langagières (nommée jusqu'à présent anthropologie des pratiques langagières). Celle-ci implique de rendre compte des conditions de production discursives dans lesquelles émergent les interactions langagières, afin de ne pas les couper des dimensions spécifiquement sociales et politiques qui les accompagnent. Évinçant définitivement l'approche culturaliste et identitaire, qui conduit à faire du langage un objet langue tributaire d'une appartenance supposée au sujet parlant, lui-même déterminé par une supposée appartenance à un groupe fixe, nous proposerons le concept du langagiaire à même de soutenir cette nouvelle approche.

« La langue africaine » à l'origine du monde

- 5 L'intérêt pour le langage en Afrique s'inscrit, dès le départ, dans une approche comparative et historique. Les premiers savants, soucieux d'établir une science linguistique en Afrique, sont souvent des administrateurs coloniaux qui, pétris d'ethnologie ou de connaissances linguistiques, s'adonnent à leur passe-temps. Leurs premières recherches, marquées par le paradigme de l'origine et de la reconstitution de l'indo-européen, visent à appliquer les mêmes procédés de classification, de nomination, et de hiérarchisation des formes recueillies sur le terrain. Maurice Delafosse, figure de proue de ce double statut, colon et chercheur, produit par exemple de nombreuses descriptions linguistiques dans le but de les comparer afin ensuite d'établir les liens entre les familles supposées de langues. D'autres s'exerceront plus tard à une linguistique de laboratoire à partir des corpus recueillis dans le dessein de faire émerger la « langue d'origine » de l'Afrique. Quelques lettrés africains, issus de l'élite et formés par les colons, rédigent aussi des lexiques ou des opuscules linguistiques.
- 6 Dans tous les cas, l'activité principale réside dans le découpage de la matière langagière afin de faire émerger des langues homogènes c'est-à-dire d'opérer des divisions

géolinguistiques reposant sur des critères à la fois ethniques et linguistiques. L'ethnologie répond à la linguistique et vice-versa : l'objectif est avant tout de tracer des frontières afin de créer des aires ethno-linguistiques sur le modèle de la nation, afin d'isoler des types humains. Outre la fonction coloniale de la délimitation de ces espaces, utiles à l'exploitation des populations, le travail des descripteurs répond au besoin impérieux à l'époque de relancer la question de l'origine. Si certains désirent faire de l'Afrique le berceau de l'humanité au moyen d'une langue première, d'autres tentent de construire un lien continu entre population noire et blanche, par le biais de l'entre-deux qu'est l'Égypte³. Ce branchement, passant selon les cas par les Berbères ou par les Peuls à la peau plus claire, ne se soustrait pas toujours à une catégorisation des mentalités, calquée sur le modèle raciologique. Delafosse s'en fait l'écho : les Africains les plus « blancs » (Maures, Touaregs, Peuls, Toucouleurs, Songhay, Manding du Nord) sont « d'un niveau intellectuel relativement élevé et d'une civilisation extérieure⁴ relativement avancée », alors que les Noirs, de religion animiste, agriculteurs et sédentaires, sont « demeurés plus proches de l'état primitif de la race nègre » (Delafosse 1972 : 350-351). La division de l'Afrique en trois groupes se construit dès le départ autour de cette hiérarchie des races : la « race pure » représentée par les « Négrilles » (ou « Pygmées »), les premiers habitants de l'Afrique, se différencient des autres « primitifs d'une variété particulière », puis les « Blancs » qui « sont des êtres singulièrement évolués, bien qu'ayant conservé les caractères propres à la mentalité de leur race » (Delafosse 1922 : 9). C'est cette longue tradition comparatiste que Cheik Anta Diop (2008) reprendra pour la détourner, en se réappropriant le paradigme de la filiation égyptienne, longuement décrite par Lilius Homburger (1941), à travers une comparaison entre les structures du wolof, sa langue première, et l'égyptien pharaonique, et constituant l'Égypte noire, en berceau culturel de l'Afrique, qui lui permet ainsi d'en faire une civilisation antérieure à la civilisation grecque.

- 7 Au cœur de ce premier paradigme évolutionniste qui participe d'une réélaboration des théories hyper-diffusionnistes de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles de Frobenius ou G. E. Smith, véritables précurseurs de l'afrocentrisme, les descriptions linguistiques sont assujetties à un unique dessein comparatiste. De plus, réduites à leur vocabulaire et à quelques marqueurs morphologiques, les langues africaines constituées par les ethnologues-colons ne font pas figure de langues à part entière. Parallèlement à la constitution des familles généalogiques linguistiques, la hiérarchisation permet de renforcer une opposition entre langues civilisées et langues primitives. La hiérarchisation culturelle va s'exercer au cœur même de la description scientifique à travers le principe de différence entre les structures morphologiques (la productivité des racines), proposée par F. Schlegel et reprise par A. Schleicher. Influencée par la vision organiciste, cette hiérarchie distingue trois types de langues (isolante ou juxtaposante, agglutinante et flexionnelle) dont l'évolution résulte d'une complexification. Si les langues européennes sont civilisées parce que flexionnelles, les langues africaines ne parviennent pas à cet état d'abstraction (elles restent confinées dans la primitivité de la juxtaposition où un morphème correspond à une entité empirique), quelques-unes seulement ont débuté leur processus d'abstraction, comme le bambara qui, par exemple, atteint le statut de langue agglutinante, puisqu'il est doté de quelques morphèmes grammaticaux. Les erreurs de description sont, à cette époque, nombreuses : ainsi les tons grammaticaux du bambara sont souvent ignorés des descriptions phonologiques. Par contraste, la valorisation de la langue peule parlée par

des hommes à la peau claire, à travers son système complexe de classes morphologiques, s'approche irrémédiablement des langues dites conceptuelles.

- 8 Il faudra attendre le milieu du xx^e siècle, et l'apogée du structuralisme dans les années 1960, pour que cette approche évolutionniste cède le pas — même si la recherche comparatiste en demeure encore aujourd'hui une branche féconde — à une démarche résolument descriptive, synchronique et immanente. L'ensemble des discours européens sur le langage se modifie à partir de ce moment : les langues africaines, comme toutes les langues du monde, vont être considérées comme des systèmes à part entière qu'il convient de mettre au jour selon des principes scientifiques réguliers et universels.

La langue pour la langue

- 9 Si la question de la hiérarchie linguistique n'est plus officiellement d'actualité, puisque toutes les langues se valent et qu'au même titre que les autres elles possèdent une structure cachée, celle du découpage géolinguistique reste posée. Quand commence et quand finit une langue ? Comment découper dans l'imbroglio des pratiques plurielles ? En Europe, et particulièrement en France et en Italie, cette interrogation a donné naissance à une nouvelle école : la dialectologie. Indirectement liée au renforcement des frontières des États-nations, cette préoccupation surgit alors que l'assimilation entre une langue et une nation, pourtant au centre de la configuration du nationalisme, est loin d'être avérée. La multiplicité des pratiques que l'on a fait régresser au rang de « patois » ou « dialectes » rend l'équivalence entre langue, peuple et nation plus que délicate. Face au centralisme jacobin français, l'objectif est alors de folkloriser les langues mineures tout en légitimant scientifiquement leur infériorité à travers le processus d'hybridation (Bauman & Briggs 2003). Ce même processus est reconduit à propos du fort plurilinguisme africain, mais portera sur une opposition entre entités légèrement différentes, les ethnies, ces petites nations échappant au politique. Ainsi les systèmes linguistiques sont tous égaux, mais ils ne sont pas tous « autonomes », pas tous aussi « riches ». Certains, dépendant des autres, ne peuvent donc être considérés comme des langues : en tant que sous-langues, ils deviennent des dialectes. Cette hiérarchie, reprise à une longue histoire discursive et politique, continue ainsi de diviser les pratiques langagières entre formes socialement légitimées et formes non légitimes aboutissant à la consécration de la célèbre déclaration de Weinreich : « Une langue c'est un dialecte avec une armée et une marine »⁵.
- 10 La dialectologie sera toutefois bien difficile à mener en Afrique. Le repérage des dialectes suppose celui de la langue, soit une centralité à partir de laquelle dérivent les familles linguistiques. Le cas de la reconstitution de la langue mandingue est à ce sujet intéressant : accepter de concevoir le bamanan, le khassonké, le malinké, le jula, etc., comme des dialectes, nécessite de supposer un proto-manding, une langue d'origine reconstituée virtuellement d'où découlent les dialectes, soit les systèmes attestés dans le réel. Si des documents historiques écrits avaient permis de ré-inventer l'indo-européen, il en va tout différemment en Afrique, privée de documents écrits à ce sujet. On doit donc en rester à la supposition, à la virtualité de la reconstruction des racines, quand bien même des recherches montrent que des apparentements tout aussi intéressants sont repérables entre des langues n'appartenant pas officiellement à la même « famille », le songhay et le bambara par exemple (Nicolai 1990). Les théories du

changement linguistique, à travers l'introduction des phénomènes de contacts, s'en trouvent véritablement transformées. Plus encore, la réalité des pratiques et la valorisation sociale du bambara, langue favorisée dès la colonisation pour le commandement des troupes de tirailleurs, puis langue de la capitale Bamako, aujourd'hui langue désirée par l'ensemble des jeunes Maliens parce que plus « moderne », etc., montrent que, par exemple, le bambara est considéré comme la langue de ce qui est devenu le Mali. La complexité des multiples agencements politiques dans la gestion du plurilinguisme a conduit à un respect officiellement équitable des langues, puisque 13 langues sont à ce jour déclarées nationales, comprenant à la fois le bambara et le malinké, même si dans les faits, le bambara reste la langue dominante. Face à cette suprématie, peut-on dire que le malinké, ou les malinkés sont des dialectes, alors que le bambara est une langue ? Faut-il les considérer comme deux langues distinctes, ainsi qu'a fini par l'indiquer la constitution malienne, sous pression des locuteurs se revendiquant Malinkés ? Il est net ici que le statut de langue doit bien plus aux mouvements des dispositifs politiques et sociaux qu'à un pourcentage de différences systémiques entre ce qui est considéré comme deux langues, parce que répondant à deux régions, deux espaces et deux « ethnies ». Si une multitude de petites différences s'immiscent toujours entre les locuteurs d'un village à l'autre, si plusieurs noms existent (kitakan, bamakokan, segoukan, maningakan, bamanankan, etc.) prouvant que les locuteurs ont conscience des divergences linguistiques, pourquoi vouloir systématiquement construire des frontières ethniques par le biais des langues ? La culturalisation du politique, par la langue, et sa naturalisation, par l'ethnie, n'a pas d'autres buts que de vider l'espace africain de sa dimension historique et politique. Pourquoi ne pas partir, dans le cas du mandé, de deux événements politiques majeurs, largement analysés par les historiens : l'Empire mandingue de Sun Jata Keita (malinké) puis le royaume de Ségou (bambara), qui ont produit deux types de territorialisations (au sens de Deleuze), auxquelles se sont rattachées des populations inscrites de fait dans les dispositifs politiques différents produits par ces événements ?

- 11 L'approche structuraliste avait une toute autre préoccupation, une préoccupation scientifique coupée des réalités sociales, historiques et politiques. La méthode de description synchronique, en évinçant toute tendance subjective et tout jugement de valeur, doit s'en tenir aux faits et rien d'autre : enregistrer, transcrire et décrire des systèmes dont le postulat d'existence ne peut faire discussion. De manière plus implicite, l'exigence éthique, dans son opposition au paradigme évolutionniste, consiste à redonner une place aux exclus, à ceux longtemps considérés comme inférieurs, dans l'ordre des civilisations : toute langue est ainsi digne d'intérêt, celle des Africains comme celle des exclus de l'Europe ou de l'Amérique.
- 12 En Afrique comme ailleurs, ce que la linguistique structurale a produit est l'imposition de la notion de langue totalement coupée de celle de parole. En empilant les descriptions systémiques, les dictionnaires et les grammaires, elle a inventé des centaines de nouvelles langues ou dialectes africains, en découpant et catégorisant des aires linguistiques. Ce travail n'a pas rompu totalement avec les présupposés ethnistes ou culturalistes qui le portaient. À la différence de la dimension verticale (linguistique historique) du siècle passé, il a produit une hiérarchisation horizontale des formes dont la cartographie fantasque n'est pas exempte d'interrogations. Le relativisme développé dans la seconde moitié du xx^e siècle, reposant sur une atomisation du langage réduit à la langue pour la langue, conduit finalement à la

légitimation d'une homogénéisation forcée des pratiques langagières, processus déterminant de l'instrumentalisation politique des États-nations. Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'une grande partie des (socio)linguistes aient été engagés dans les activités de planification et de normalisation linguistiques par les nouvelles nations africaines : c'est à cette activité même que conduisait implicitement la description de toutes les langues du monde. Codifier, choisir un système d'écriture, un alphabet, une norme, former de nouveaux mots, traduire le métalangage issu de l'Europe, rédiger des grammaires et des dictionnaires, standardiser, homogénéiser : la copie du modèle européen avait besoin des linguistes pour assurer l'équation langue/nation. Sans locuteurs, sans histoire, sans société, sans pouvoir, le langage des structuralistes, totalement coupé du réel, répondait au fond à la *doxa* culturaliste imposée en Europe. La langue, objet détaché et clos, mise en frontières, normée, devait devenir ce fantasme du Un tant rêvé par les défenseurs des « petites langues », qui produit aujourd'hui une nouvelle capitalisation linguistique à propos de la disparition de ces mêmes « objets » dont le spectre des « langues en danger » s'est imposé comme inéluctable.

Le fantasme linguistico-identitaire

- 13 Contre l'atomisation linguistique, la naissance de la sociolinguistique proposait une prise en compte des faits sociaux impliqués dans les pratiques langagières. Après les territoires régionaux (ou pour mieux les éviter), l'Afrique est devenue assez vite pour les chercheurs français, un terrain propice à l'étude des causalités sociales dans la variation linguistique. Ce qui va être nommé la « linguistique de la parole » étudie finalement peu la parole en tant que telle pour se concentrer davantage sur les effets sociaux des politiques linguistiques nationales, notamment sur les déséquilibres diglossiques qu'ils entraînent, provoquant ce que Haugen (1962) a nommé des « schizoglossies » ou constituant ce que Marcellesi (1981) a appelé la « glottopolitique ». Du côté français, il faudra attendre les années 1980 pour que de véritables enquêtes de terrain se mettent en place en Afrique, et c'est réellement dans les années 1990 que des équipes, composées de chercheurs africains et européens, produisent les premières analyses. La spécificité de l'approche sociolinguistique en Afrique est très nette : à la différence de l'optique sociale et souvent marxiste, développée aux États-Unis⁶ et en France, portée à montrer combien les rapports de classe conditionnent les pratiques linguistiques, l'approche sociolinguistique en Afrique substitue aux déterminismes sociaux un autre paramètre, devenu majeur : l'ethnie. Cette substitution n'est pas un hasard, et n'est pas non plus sans effet sur l'avenir de la sociolinguistique. Sans pouvoir entrer ici dans les détails, notons que ce détournement provient essentiellement de la littérature antérieure écrite à propos de l'Afrique qui alimente les connaissances des chercheurs souvent en même temps qu'ils découvrent le « terrain ». L'essentiel des publications concerne bien plus l'ethnologie que la sociologie, quasiment inexistante. L'ampleur de l'ethnolinguistique, à l'origine du paradigme de l'oralité comme fondement d'une supposée identité langagière africaine, sur laquelle nombre de postcolonialistes s'appuient aujourd'hui pour définir une spécificité de la pensée africaine, a eu un impact très fort sur l'approche des phénomènes linguistiques en Afrique. Si, *Au cœur de l'ethnie*, l'ouvrage majeur qui va rompre avec la formation discursive ethniciste est publié en 1985, il n'est cité par aucun sociolinguiste, et fera son apparition bien plus tard, à la toute fin du xx^e siècle, dans les bibliographies. Au contraire, les sociolinguistes s'engagent de plain-pied dans une Afrique sans histoire,

sans politique, et avec des sociétés souvent réduites à quelques paramètres statistiques (âge, sexe, catégorie socioprofessionnelle). En revanche, la fascination pour les différences ethniques s'impose comme mode opératoire distinctif dominant pour expliquer la variation linguistique.

- 14 La sociolinguistique, tout en rompant avec l'atomisme du structuralisme, réintroduit par ce biais une dimension identitaire au langage en réactivant un aspect de la vieille tradition essentialiste du XIX^e siècle qui faisait des langues des modes de définition des nations. À un déplacement près : à la place des nations sont érigées les ethnies en Afrique et plus tard les communautés en France. Si le lien entre langue et caractère national⁷, qui fait que « la substance d'une civilisation devient immanente au sol » (Zobel 1998 ; Amselle & Sibeud 1998 : 139), n'est bien évidemment pas affirmé ni revendiqué par les sociolinguistes, ce sous-texte issu de la formation discursive antérieure opère en permanence à travers les choix épistémologiques et les procédés méthodologiques impliqués par ce type de recherche. La nouveauté du paradigme sociolinguistique réside toutefois dans les nouveaux branchements qu'il actionne dans le réseau discursif international autour des langues : discours des droits de l'homme, discours et prises de position de l'UNESCO, de l'ONU puis plus tard du Conseil de l'Europe, discours largement relayés par les associations, les fondations, les ONG et les médias. Ces nouveaux circuits discursifs construisent une sorte de mixte entre la visée essentialiste, faisant de la langue un attribut de l'identité, et le culturalisme, impliquant des frontières imperméables entre des groupes supposés radicalement différents. Dans ce cadre, le locuteur est assujéti à son groupe d'appartenance et donc à sa langue, dont la perte conduit irrémédiablement à sa destruction personnelle, c'est-à-dire à un complexe « identitaire ». Le dispositif d'enfermement des individus dans des espaces clos et des places inamovibles, hors de toute négociation et de tout mouvement sociopolitique, se met en œuvre à travers ce nouveau paradigme discursif qui légitime ainsi la capitalisation des langues, largement engagée à travers la défense actuelle des langues en danger rendue possible par l'invention de la notion de minorité (Duchêne 2008).
- 15 Le déploiement complexe des discours actuels sur les langues, la multiplication des instances d'énonciation (discours institutionnels, médiatiques, scientifiques, publics...) et des possibilités d'agencements (groupes mobiles ou individus isolés), les nouveaux moyens de transmission de ces discours (la télévision et l'Internet jouent un rôle nouveau) nécessiteraient une étude à part entière. Retenons toutefois que l'accès aux discours essentialistes, largement repris par les médias, est beaucoup plus maniable et conduit à des changements quant à leur appropriation (voire leur internalisation) par les individus, en Afrique notamment. Parce qu'ils répondent de manière simple à la peur inculquée par la nébuleuse de la mondialisation et aux difficultés économiques qui enserrant les individus, les discours de l'identité et de l'ethnicité font fortune chez les récepteurs de ces discours (et au premier chef les lettrés), en Afrique et ailleurs. La fin du XX^e siècle voit ainsi naître la figure du locuteur en quête d'origine et de racines, rivé à sa langue première, maternelle ou ethnique, symbole d'une identité commune (ethnique, régionale, communautaire). D'une autre manière qu'auparavant, la langue est à nouveau réifiée, homogénéisée, instrumentalisée et surtout coupée du sujet parlant. La parole, elle, est toujours absente...

La fin de l'exotisme⁸ : discours contre langue

- 16 Si la linguistique de la parole n'a réellement jamais vu le jour, la rupture épistémologique engagée par l'anthropologie avec le structuralisme dès les années 1990 viendra la réactiver seulement une décennie plus tard. La « fin de l'exotisme » dans le champ du langage est difficile à dater avec précision puisqu'elle a opéré par traces, par lignes de fuite dans les travaux de chercheurs isolés et tarde à s'imposer. L'influence de la sociolinguistique interactionnelle de Gumperz puis de la *linguistic anthropology* plus récemment, en faisant éclater la notion de langue, sans toutefois la remettre en cause définitivement, va permettre d'installer une approche constructiviste en France. Dans le domaine africaniste, le numéro spécial des *Cahiers d'Études africaines*, « Langues déliées », regroupe certaines des premières avancées en ce sens. D'une part, l'hétérogénéité et la pluralité des formes sont mises en avant, d'autre part, les analyses tentent de dépasser les notions réifiantes d'ethnie, d'identité et de langue-substance, au profit d'une prise en compte des discours, des conditions sociales et politiques de production des énoncés et des apports de l'histoire. Si les objectifs sont loin d'être atteints, ce premier « réveil » consacre les prémices d'une rupture épistémologique avec le structuralisme et la sacro-sainte opposition langue/parole.
- 17 C'est par le biais de l'attention aux discours des locuteurs, notamment les discours épilinguistiques⁹, autrement dit les discours des individus sur leurs pratiques langagières, que cette rupture a pu se réaliser. En effet, la variation langagière n'est plus considérée comme un phénomène mécanique soumis au déterminisme social donné comme invariant, mais construite dans les interactions en fonction des imaginaires et des positionnements subjectifs du locuteur. L'hétérogénéité constitutive du langage implique une interprétation des productions langagières en contexte impliquant l'ensemble des rapports de force et des négociations intersubjectives. Sans tomber dans l'écueil de la psychosociologie dont la notion de représentation a conduit à considérer le sujet comme porteur d'une vérité, renouant avec les invariants de personnalité ou de caractère, la focalisation sur le jeu des places et des positionnements du locuteur a permis au contraire d'intégrer les champs plus féconds de la pragmatique et de l'analyse de discours, par le biais notamment de Foucault et Deleuze. S'il convenait de réinsuffler une dimension subjective à l'enquête de terrain, notamment à travers une problématisation de la relation enquêteur/enquêté, la dimension historique des discours et leur réappropriation individuelle renvoyaient à un questionnement nouveau : analyser le lien entre les dispositifs discursifs, matrices des énoncés au niveau global, et les productions performatives des sujets parlants, au niveau local. L'anthropologie (critique) des pratiques langagières se donne ainsi comme but d'analyser la relation entre la fluctuation des interactions langagières au quotidien et la multiplicité des discours extérieurs et antérieurs qui les façonnent, autant du point de vue des formes que des contenus, cette dernière opposition étant rendue de fait caduque. Le langage ne se réduit pas, en ce sens, à des formes abstraites cachées que le chercheur doit décoder mais à des processus agissant dans l'espace social et politique, entre parole, discours et action. L'usage politique des formes discursives, à des fins manipulatrices ou émancipatrices est, par exemple, devenu l'objet d'étude de certains chercheurs africains (Barry 2002).

Dispositifs et agencements : le discours dans la parole, la parole dans le discours

- 18 S'il est impossible de tracer une délimitation concrète entre parole et discours, la première renvoyant idéalement à une voix singulière totalement subjective faisant une « trouée » dans le réel, la seconde renvoyant à la polyphonie discursive et aux agencements collectifs d'énonciation, c'est bien parce que l'idée d'une parole coupée des autres paroles, réduite à son irréductible différence est un fantasme. Considérer le « je » comme une marque de subjectivité irréductible empêche de comprendre combien les processus de subjectivation (à visée performative et émancipatrice) sont indissociables des processus d'assujettissement aux dispositifs discursifs de pouvoir et à leurs détournements. Le va-et-vient entre ces deux processus est fondateur de la relation au langage, et passe par la reconfiguration permanente des agencements langagiers et le renouvellement des rapports de force lors de chaque interaction. D'une certaine manière nous pourrions dire qu'il n'y a que du discours dans la parole, et qu'aucun discours ne se produit sans appropriation subjective, sans inconscient et sans sujet parlant.
- 19 Afin de rendre plus concret ce jeu qui jamais ne s'épuise dans les agencements de parole, nous proposons l'analyse de quelques prises de parole dans le cadre d'une recherche multi-sites autour de la question des expulsés au Mali, réalisée en 2007 et 2008 dans plusieurs lieux du pays. Il s'est agi de recueillir des prises de parole concernant la situation des expulsés une fois revenus au pays, par des expulsés eux-mêmes, des proches, des personnalités extérieures, des candidats à l'immigration, des journalistes, ainsi que des membres d'une association, l'AME (Association malienne des expulsés)¹⁰, constituée d'anciens expulsés et relayée par un fort comité de soutien (composé notamment de Françaises mariées à des Maliens, d'associations, de la « société civile malienne », de citoyens divers sensibles à l'action de l'AME, etc.). Outre les conversations et les récits de vie, enregistrés ou filmés, avec un grand nombre d'individus, dans plusieurs villages de la région de Kayes et de Diola ainsi que dans la capitale, le corpus se compose de multiples autres formes de prises de parole dont les propos exprimés lors des Journées ouvertes avec les travailleurs migrants expulsés et refoulés, qui se sont déroulées les 15 et 16 mars 2008 à Bamako. Lors de ce forum, la pluralité des instances énonciatives s'est élargie : outre l'AME organisatrice des journées, se sont déplacés des représentants d'associations françaises (Cimade, Droits Devant, CGT...) impliqués dans la lutte contre les expulsions en France, des membres d'associations maliennes (Lidh, Réseau *Kayira*, le journal *Sanfin*, CAD/Mali, No-Vox, Cargo Cult, AIDE/Mali...), des représentants de la société civile, des élus locaux et nationaux, deux représentants du gouvernement, des membres du barreau, des militants des droits de l'homme, une personnalité politique médiatisée (Aminata Traoré), ainsi qu'une multitude de jeunes villageois ayant tenté l'aventure, d'artistes, de journalistes ou tout simplement de curieux. La salle du centre Joliba n'a jamais désempli pendant ces deux jours.
- 20 Le programme des interventions s'est délibérément présenté comme pluriel, proposant ainsi des modalités de paroles diverses : outre les conférences ou discours des spécialistes à propos de l'immigration, de l'expulsion et de la situation des refoulés, des témoignages personnels d'individus ayant vécu les situations en question ont permis d'autres formes d'énonciation, impliquant notamment d'autres langues comme le

bambara. Le théâtre a été un mode spécifique d'appréhension du réel : deux représentations théâtrales, l'une par des expulsés de l'AME, l'autre par les refoulés de l'association ARASEM, ont mis en scène les situations d'expulsion dans un premier temps et le long processus de voyage des « aventuriers » dans le second. Enfin, des plages horaires ont été réservées aux interventions spontanées de la salle, chaque demi-journée, donnant lieu à tous types de débats, parfois très mouvementés.

- 21 Au-delà du soutien apporté à l'AME, selon des protocoles classiques de discours de soutien (international mais plus particulièrement français), la volonté commune a été d'informer le public des enjeux complexes de l'immigration, du refoulement et de l'expulsion, mais aussi de peser dans l'espace politique en produisant un texte final engagé en direction du gouvernement malien : l'Appel de l'AME et de son collectif de soutien des 15 et 16 mars 2008¹¹. Cette volonté commune ne s'est pourtant pas exprimée d'une seule voix : les débats ont fait émerger des différences dans les positions des uns et des autres, des susceptibilités, des divergences et même des conflits. L'espace ouvert à cet effet, une parole libre et plurielle, conduisait bien évidemment à cette confrontation des points de vue, à la mise en scène des rapports de force entre les associations maliennes (les associations françaises moins impliquées dans les tensions existantes pouvaient néanmoins faire l'objet de conflits dans la stratégie des aides qu'elles sont susceptibles d'apporter)¹² ou entre les individus. Ainsi ce mouvement collectif de lutte pour une émancipation politique s'est attaqué d'une part aux dispositifs politiques en place et s'est heurté, d'autre part, aux modes singuliers de subjectivation nécessaires aux dépassements de ces dispositifs discursifs, soucieux de créer de nouvelles formes de discours et d'actions.
- 22 L'événement discursif constitué par ce forum peut toutefois se regrouper sous la bannière du militantisme de manière globale. Dans ce cadre politique assez spécifique au Mali, nous proposons d'isoler un processus de négociation discursive particulièrement saillant tout au long du forum, celui du rapport à la France et aux Français. En effet, d'un côté le dispositif politique majeur contre lequel les militants ont décidé de lutter se constitue de nouveaux modes d'appréhension et de définition de l'immigration par le gouvernement français depuis quelques années (fermeture des frontières, expulsions, centres de rétention, mauvais traitements, racisme des agents de police, « immigration choisie » imposée, négociations avec les chefs d'États africains, etc.) ; de l'autre, ce dispositif s'inscrit dans une longue suite d'événements historiques et de faits politiques dans la relation entre la France et l'Afrique (colonisations, conflits, pillage des richesses, néo-colonisation, etc.) dans laquelle certains interlocuteurs ont voulu se placer. Si ce paradigme de généralisation, associant le gouvernement français actuel à l'impérialisme français en général, n'était pas l'objectif de la réunion et de l'AME en particulier, il s'est progressivement développé, en filigrane, au cours des deux journées pour éclater nettement dans les propos d'un journaliste engagé, M. Tabouré, à la fin de la première puis de la seconde journée lors de sa prise de parole. Il s'est donc installée une double série de polyphonies discursives : au sein des interactions, dans un premier temps, les discours issus des prises de parole libres et individuelles ont fait écho les uns aux autres en développant le paradigme de l'impérialisme français et en arborant la question d'une ré-africanisation de la politique locale ; au niveau des discours eux-mêmes, dans un second temps, la polyphonie s'est développée à travers les branchements complexes opérés sur les discours antérieurs culturalistes, identitaires, voire essentialistes à travers, notamment, l'opposition des langues

africaines à la domination de la « francophonie ». Notons d'emblée que ces discours ont été argumentés par des intellectuels (souvent des journalistes engagés), s'exprimant en français, et dans une moindre mesure par les expulsés ou les refoulés présents pour témoigner.

- 23 Revenons sur les mots et le déroulement des interactions. La plupart des interventions, de quelque instance énonciative qu'elles émanent, ont pour but de s'insurger devant une situation d'inégalité criante faite aux étrangers en France, mais aussi devant le peu de réaction des gouvernements africains et particulièrement maliens. Le gouvernement français (du président au consulat de France) n'est donc pas le seul visé, puisque très vite dans les discussions des attaques sont portées contre les représentants du ministre des Maliens de l'Extérieur. Les « complicités » au niveau du consulat du Mali en France sont largement évoquées, chiffres à l'appui, à propos des laissez-passer octroyés au gouvernement français pour l'expulsion des Maliens. Ainsi, des membres d'associations et même un parlementaire n'ont pas hésité à dire : « Oui la France expulse, mais les complicités existent au niveau du consulat » ; « N'ayons pas peur des mots, les responsabilités sont au niveau du gouvernement. Ce sont eux les criminels » ; « Vous êtes au courant, mais vous ne faites rien. » Cette adresse directe aux représentants du gouvernement, présents dans la salle, indique clairement que les positions militantes s'inscrivent dans une lutte politique pour le peuple face au pouvoir français tout autant que malien. Certains revendiquent une optique clairement marxiste, d'autres se contentent de parler au nom du « peuple malien », du « peuple africain », de la « population ».
- 24 Si la plupart des débats se sont déroulés en français, certains ont utilisé le bambara moins par choix que par nécessité du fait de leur moindre connaissance de cette langue. D'ailleurs, la fin de l'intervention de M. Keita de l'AME (« Je vous remercie. Je pense que je ne suis pas un intellectuel de parler des vrais Français mais l'essentiel pour moi que vous compreniez ce que je suis en train de dire ») témoigne de l'optique communicationnelle qui préside aux débats : l'important est de se faire comprendre. Ainsi, les témoignages en bambara seront traduits la plupart du temps. Assez souvent, en revanche, des proverbes ou des phrases en bambara émaillent les discours des intervenants, ceux-ci étant très souvent précédés d'un marqueur spacio-temporel introduisant le discours indirect (« Les frères soninké nous ont appris dans leurs foyers *maa dogolen ko dogolen de bE kili*, si tu vis caché on va te faire des choses cachées » M. Tabouré). Un seul jeune expulsé a émis un moment la préférence pour sa langue contre le français (« *Tubabu min be yen ni u b'a dO sOro fo, aw ka problem de don, sinon ne t'a fo fransi la. Ne b'a fo an ka kan de la. barakakan ko nalomaya te* »)¹³. Exaspéré par son expérience en France, il ne veut pas faire d'effort pour les Français présents.
- 25 Cette question de la langue française va toutefois s'inscrire en filigrane dans les débats avant d'être réellement posée par un journaliste politique très engagé, lors des débats de la première journée. Avec force conviction, M. Tabouré s'en prend aux nouvelles lois Sarkozy et notamment au fait qu'elles touchent à la question de la femme (regroupement familial et tests ADN), puis déclare :
- « Pour venir en France il faut que la femme puisse parler et écrire français. Comment ça se fait qu'il n'y ait pas un gouvernement africain qui ait attaqué cela ? Comment nous pouvons accepter cela. Comment nous ne décidons pas ici et maintenant en Afrique de dire **la francophonie À BAS !** [réplique d'une partie du public : **Oui, À BAS !** Applaudissements]. Comment nous ne nous décidons pas d'enlever le français de son statut de langue officielle obligatoire dans nos pays.

[Applaudissements]. Mais il n'y a aucune raison ! C'est ce que, de la colonisation, demeure encore. Mais je dis ça, c'est pas d'un point de vue revanchard. Nous avons des liens avec la France qui ne sont pas ceux des petits fascistes qui gouvernent aujourd'hui. Mais ces petits fascistes qu'est-ce qu'ils disent ? Nous on aime la France. Mais Sarkozy, il n'est même pas français, mais nous on aime la France et pour preuve, il faut que tout le monde apprenne le français. Mais il n'est pas plus français que moi ce bonhomme. [Applaudissements] »¹⁴.

- 26 Cette allocution suscite très vite des remous dans la salle d'autant que des Français, pour la plupart impliqués dans les luttes au côté des immigrés et qui s'étaient spécialement déplacés pour le forum, sont présents. Outre la dimension situationnelle délicate dans laquelle ce type de propos se développe, une partie des Maliens dans la salle réagissent individuellement en réprouvant l'accusation. Plus tard, un locuteur prendra la parole pour la remettre en cause en insistant sur la différence qu'il faut faire entre le gouvernement français et une partie des Français soucieuse de « nous aider ». Si, au sein de son discours, M. Tabouré fait déjà la différence entre « les liens avec la France » qui n'ont rien à voir avec « les petits fascistes qui gouvernent », le rôle de la langue, comme lieu de l'aliénation et symptôme du postcolonialisme, est posé de manière claire. D'ailleurs, cette essentialisation linguistique (un peuple = sa langue) sera reprise le lendemain par le même interlocuteur qui, après avoir fait allusion au discours de Sarkozy à Dakar, revient sur la loi concernant l'apprentissage du français pour tous les migrants :

« L'attaque contre les langues africaines, parce que la loi Sarkozy-Hortefeux, l'obligation pour le regroupement familial d'apprendre d'abord le français c'est un renforcement de la francophonie et de ses diktats sur nos langues et nos cultures dans nos pays. »

- 27 L'élargissement de la question de l'immigration à celle des langues est directement lié aux nouvelles dispositions concernant l'apprentissage obligatoire du français par les nouveaux arrivés en France. Ainsi, son évocation n'est pas sans liens avec les débats du forum même si elle n'avait pas été évoquée d'entrée par les organisateurs. La particularité de son évocation concerne toutefois la manière qu'a M. Tabouré de la poser, non pas en réfutant l'idéologie linguistique sous-jacente qui constitue ce type de mesure et de discours, mais en y répondant dans les mêmes termes. À l'image des subalternistes ou des postcolonialistes, le locuteur « tombe dans le piège de la relation en miroir que lui tend la science occidentale » (Amselle 2008 : 165) : à l'essentialisation française répond donc en miroir une essentialisation africaine (« nos langues », « nos cultures ») instaurant une rupture dans la pluralité langagière (« la francophonie À bas »). Cette exhortation à la rupture est renforcée par la fin du discours de M. Tabouré lorsqu'il suggère de dire « non » à tout par le biais d'une joute oratoire avec le public :

« Non à la France, non à l'UE, non aux États-Unis, il faut dire non. Il faut pas nous faire croire qu'il n'est pas possible de dire non. Babemba a dit non, Samory a dit non, El Haj Oumar a dit non, Firhoun a dit non, les anticolonialistes nos prédécesseurs, nos ancêtres ont dit non, il est temps de dire non. »

- 28 Convoquée de manière très éloquente par le jeu de la répétition, à dimension rhétorique et stratégique¹⁵ qui agit sur la mémoire de façon persuasive, l'histoire de l'Afrique des luttes vient s'imposer comme mémoire anti-coloniale à travers la figure des héros maliens ayant combattu la colonisation. L'objectif est bien ici de tenter de transformer les auditeurs en acteurs, les spectateurs en combattants (« Il est temps de dire non »). Il est difficile de ne pas faire le lien avec les modalités du discours « incantatoire » du 8 novembre 1964 proféré par Sékou Touré et analysé par A. O. Barry

(2000, 2002) comme un « slogan à refrains »¹⁶. En opérant une ré-africanisation (ou « re-maliénisation ») des luttes, l'orateur dessine donc, de manière dialectique, deux camps qui s'opposent, le Mali face à la France et l'Afrique face à l'Europe.

- 29 Dans ce jeu, la question de l'entre-deux reste en suspens, et le statut « d'étranger » du président français, régulièrement affirmé par de nombreux Maliens, vient rompre l'opposition binaire (entre étrangers et Français) pourtant consacrée par ce dernier comme principe de gouvernement. La question du racisme, à laquelle cette visée conduit, vient appuyer l'ensemble des propos précédents :

« C'est les chauvins et les racistes qui les indexent précisément pour dire tous des sales Noirs, nous ne pouvons pas oublier cet aspect-là parce que en France et en Europe vous avez tous les capitalistes du monde entier qui ont des biens et des propriétés, on ne dit rien là-dessus on les dénonce pas. Mais on se plaît à dénoncer les Noirs et les Arabes parce qu'on en veut aux Noirs et aux Arabes. Si nous avions un peu de couilles, c'est ça, en arabe si on avait les glaouis eh ben on devrait rompre. Mais parce que vilipender comme ça les chefs d'État africains c'est vilipender tous nos peuples. »

- 30 Cette visée culturaliste est loin d'être seulement celle de M. Tabouré et semble se développer dans une partie de la jeunesse malienne. violemment anti-française, elle a fait l'objet de nombreux articles dans la presse malienne depuis l'imposition des nouvelles lois contre l'immigration ces deux dernières années. Elle se différencie légèrement de l'approche d'Aminata Traoré, dont les propos, ce jour-là, se sont cantonnés à une visée politique globale. Dans son sillage, la plupart des allocutions se sont concentré sur des questions de militantisme politique impliquant plutôt l'opposition sociétés civiles/gouvernements politiques, lutte des classes ou peuples/gouvernants.

- 31 Il serait toutefois réducteur de conclure à une approche strictement culturaliste ou postcoloniale des discours de M. Tabouré, tout comme pour R. Bathily, un autre intervenant grand défenseur de l'optique afrocentriste, l'objectif est bien d'engager une révolution pour la libération des peuples en utilisant tous les moyens discursifs disponibles, dont les plus dialectiques. Ainsi la prise de parole de R. Bathily, jeune journaliste alter-mondialiste et dirigeant de l'association rasta Mourasma, complète de manière très intéressante celle de M. Tabouré. Alors qu'il a déjà évoqué sa position à propos des langues africaines (en adéquation à celle de son « père », M. Tabouré), il développe ensuite son point de vue sur la situation dans un discours au débit très rapide :

« Ça va peut-être surprendre certains. Moi j'aime pas tout le temps que lorsque on essaye de nous comparer aux pays européens c'est comme si on est dans un concept. Pour moi la démocratie c'est quelque chose qui est universelle mais qui est adaptable à toutes les sociétés. Mais quand on me dit qu'en France on en a conscience mais on l'oublie, le temps que la France a mis pour atteindre ce niveau de civisme ça fait des siècles qu'ils sont dedans, c'est pas parce que nous nous avons pas de démocratie ici, mais certains perçoivent la démocratie comme étant quelque chose, voilà, des nouvelles qui viennent de là-bas. Ce n'est qu'un produit de Jean-Jacques Rousseau et autres, mais pour ceux qui ne connaissent pas qu'ils aillent lire les chartes de Kouroukan Fouga ils verront réellement que ce que Ségolène a sorti aux élections dernières là, la démocratie participative, aucune décision n'est prise en Afrique de manière dictatoriale toutes les décisions sont issues de concertations, certes de manière différente à celles que nous vivons aujourd'hui. Donc si on me demande d'être comme un jeune français, c'est que, comme Houphouët a demandé à certains Ivoiriens, Karl Marx a dit ceci qu'est-ce

que toi-même tu dis. C'est comme ils n'ont rien à dire de l'Afrique. C'est ce que les Bambara disent : *i ye togo a fo k'i ba segi ta kuma don*, je ne sais pas comment traduire, *ni i ma bonyama a be dOgOya ma* et on transplante tout. Et vraiment il faudra demander aux Maliens de sanctionner ATT comme on est en train de le faire là-bas. [...] mais nous avons la chance d'avoir un président qui a eu le courage de dire réellement qu'il est incapable à gérer ce pays. *BEE b'i ba bolo*¹⁷. C'est très clair [rires/ applaudissements]. Ça veut tout dire. Ceux à qui ça a surpris c'est ceux qui avait confiance dans la capacité de l'homme. Nous on le savait, nous on le connaissait. *BEE b'i ba bolo* [...]. Par cette expression il a tout simplement dit qu'il a été déçu, de tous ceux qui l'entourent et de tous ceux en qui il avait placé sa confiance pour l'aider à bâtir ce pays. Donc il a démontré que tous ceux-ci, tous ceux avec qui il travaille, en qui il a placé sa confiance, ce sont des mecs qui sont incapables, par conséquent, il peut plus promettre un changement avant la fin de son mandat. Donc cet aveu d'impuissance totale doit être un appel à une prise de responsabilité. C'est pourquoi je dis, il y a une juriste à la table, juridiquement nous disposons des éléments ici pour introduire la démission de ATT.» [rires/ applaudissements].

- 32 R. Bathily inscrit son discours dans une visée postcolonialiste en continentalisant la pensée et les modes de gouvernance : la démocratie n'est pas universelle et ne vient pas des Lumières, le Mali à travers la charte de Kouroukan Fouga a déjà inventé la « démocratie participative » bien avant Ségolène Royal. Ensuite, il continue en incriminant les partis politiques « n'existant plus », la société civile « en qui on a confiance elle non plus ne peut pas le faire » tout en instaurant une différence « entre la politique de la France et le peuple français, il faut savoir faire la nuance, ce n'est pas la même chose ». L'optique strictement politique inspirée de Thomas Sankara, on le voit, ne se réduit donc pas au paradigme postcolonial même s'il s'en sert largement.

« Thomas Sankara a dit il n'y a pas de différence entre les peuples de la France et les peuples de l'Afrique, mais il y a une différence entre les dirigeants français et les dirigeants africains. C'est là qui a le problème. Donc la révolution quand on me dit qu'il faut que la jeunesse se batte, qu'elle se batte dans quel contexte ? Si on demande à cette jeunesse qui n'a aucun repère à qui on a inculqué aucune valeur, d'avoir confiance en soi, vous lui demandez aujourd'hui d'être courageux, de poser un acte. Il a la volonté tout le monde aspire au même bonheur que vous voulez mais il se trouve que ce qui se trouve être l'arme fatale de la jeunesse c'est quoi, la jeunesse est dans un état, la jeunesse constitue une étape où l'esprit est très fragile et lorsque vous l'atteignez à un certain niveau il va être très difficile pour qu'il puisse se ressaisir afin de donner une force à l'esprit de pouvoir prendre le dessus sur le cœur. Donc cette âme que Babylone nous envoie c'est quoi c'est les images, il n'y a aucun contrôle sur les images dans ce pays, tout est fait pour qu'on voie l'Europe comme l'Occident comme référence. Et même les chefs d'État quand vous partez de leurs toilettes jusqu'à voilà au lit de coucher vous ne voyez que des produits qui viennent d'ailleurs. C'est les premiers complexés, et que vous avez les premiers responsables qui inspirent la jeunesse, un même paraître dans l'Autre. Vous voulez que celui qui n'a pas encore pris conscience puisse prendre conscience que lui est plus âgé que celui qui est sa référence, ce n'est pas possible. Quand IBK en son temps disait, qu'il faut être bien cravaté pour bien paraître au ministère des Affaires étrangères, je me demandais si Sun Jata ne savait pas s'habiller parce que pour lui s'il avait bien habillé la cravate Sun Jata ne l'avait pas. Vous avez ça. C'est ce que Sankara par certains éléments en cinq ans a réussi à introduire quelque chose dans la culture aussi alimentaire que vestimentaire du Burkinabé au point que le Faso Dembé même après sa mort a constitué une ressource économique pour le Burkina Faso, une fierté culturelle. Au même moment où nous nos présidents quand ils débarquent en Europe pensent qu'ils seront perçus que lorsque qu'ils sont dans les costards. C'est des éléments que vous ignorez. Et c'est ça le point. Et donc

s'il y a une véritable révolution c'est quoi. L'Afrique n'a besoin que d'une chose, on a besoin que d'un dirigeant capable qui est prêt comme tonton Tabouré l'a dit tout à l'heure, c'est un mot qui fait peur aux gens, c'est la révolution c'est un coup d'État positif. Et qu'on puisse avoir quelqu'un qui va prendre ses responsabilités et dix ans de transition pour inculquer aussi bien les valeurs et les bases économiques afin de produire dans vingt ans un Malien digne de son nom. C'est ça qu'on a besoin. En Europe il y a des luttes contre la délocalisation, Tabouré l'a dit. Je ferme par cette phrase de Thomas Sankara, il a dit qu'il a laissé à son peuple quelque chose, c'est quoi, qu'en cinq ans il a fait du Burkinabé celui qui peut désormais s'asseoir et écrire son propre destin, que c'est son plus beau patrimoine. C'est tout. Et donc nous nous avons besoin de quelqu'un qui puisse nous amener et avoir conscience et être maître de notre destin et cela ne peut arriver qu'avec un homme qui a le courage de verser du sang d'abord. Même Jésus a versé du sang. »

- 33 La violence finale promue par R. Bathily, afin de rétablir l'ordre des valeurs morales, la fin du modèle occidental valorisé en Afrique et surtout de prévoir la chute du président malien dont il montre, à travers l'anecdote *bEE b'i ba bolo* dont on a beaucoup parlé dans les cours du Mali à cette période, qu'il est incapable de diriger le pays, cette violence est légitimée par un double régime discursif. Dans un retour au « nous » africain visant à produire un « Malien digne de ce nom » qui prend son destin en main, R. Bathily convoque à la fois le paradigme culturaliste et africaniste puisqu'il élargit le débat posé par M. Tabouré en passant du « non » au « oui » en réitérant la nécessité d'une révolution, en promouvant le modèle de Thomas Sankara. En même temps, l'ironie très acerbe développée à propos du président ATT et son exhortation au peuple à se soulever renvoie à un autre paradigme, anti-libéral et alter-mondialiste. Le double jeu entre ces deux régimes discursifs habilement tissés dans les discours des deux journalistes constitue une donnée spécifique des nouveaux processus d'émancipation.
- 34 Notons toutefois que ces deux personnes ne sont pas effacées dans le paysage politique malien. En dehors de leur éloquence et de leur investissement corporel dans les allocutions qui ont fait une très forte impression sur le public, M. Tabouré et R. Bathily, pour des raisons différentes, sont des figures du militantisme qui parlent sans détour en mettant l'accent autant sur les affects que sur les raisonnements par le biais de figures de rhétoriques multiples. Si M. Tabouré est légitimé par son âge avancé, son statut de journaliste et ses connaissances en matière de politique internationale, en ce qui concerne le jeune R. Bathily les critères sont différents : s'il cite régulièrement ses maîtres comme Thomas Sankara et fait preuve de bonnes connaissances géopolitiques, sa jeunesse et ses positions novatrices anti-libérales lui donnent une forte légitimité. Parlant fort, très clairement, R. Bathily jouit d'une position de pouvoir non négligeable puisque, outre son métier de journaliste, il est producteur de musique et connaît un grand nombre d'artistes très prisés par le public malien, comme Tiken Jah Fakoly qu'il avait fait venir à une réunion préalable de l'AME suscitant l'enthousiasme général.
- 35 Un nouvel agencement discursif s'est mis en place collectivement dans l'espace politique malien, assurant la rencontre entre de nombreux milieux sociaux, tous unis pour une même cause. Le branchement et la réappropriation d'un discours postcolonialiste (et donc anti-français, malgré les nuances régulièrement apportées), s'ils ne sont pas nouveaux au Mali, puisqu'ils peuvent se rencontrer individuellement, s'imposent toutefois de manière singulière dans le paysage politique malien. Issu d'un mouvement de renaissance de la parole africaine, regroupant plus largement les voix des Sud, ce discours s'est par ailleurs développé aussi dans certaines autres institutions.

Au Mali, il est depuis longtemps représenté au niveau du ministère de l'Éducation par un certain nombre de linguistes partisans de l'enseignement des langues maliennes.

- 36 Toutefois, l'approche plurielle de cette question par les instances dirigeantes, visant à une complémentarité forte entre les deux langues (à travers le choix de la pédagogie convergente par exemple), a toujours permis d'éviter les volontés des plus farouches défenseurs des langues nationales comme seuls véhicules de l'enseignement au Mali. En ce sens, la valorisation unilatérale, par des jeunes intellectuels, de la culture et des langues maliennes greffées sur celle d'une « identité » malienne à travers un discours politique argumenté, constitue un nouvel agencement collectif d'énonciation au Mali à dominante postcolonialiste.
- 37 En même temps que ces discours constituent une forme langagière totalement dépendante des rapports de force qui la supposent, doit-on les considérer uniquement comme des répétitions simples des discours antérieurs et extérieurs qu'ils tentent de véhiculer ? Peut-on en conclure qu'ils n'inventent rien et re-produisent uniquement le paradigme postcolonialiste, paradigme lui-même inscrit dans les rapports de forces avec l'unité supposée de l'Occident (Amselle 2008), reproduisant à son tour les processus essentialistes, à l'origine de la compartimentation du monde ?
- 38 S'en tenir à une polyphonie discursive mécanique, hors des conditions de production des discours et hors des processus de subjectivation qui sous-tendent toute prise de parole, aboutit à faire des discours de vastes universaux, entités égales et interchangeables qui seraient proférées quelles que soient les conditions de leur production.
- 39 Les agencements collectifs d'énonciation, au contraire, sont indissociables des interactions dans lesquelles ils émergent : la répétition implique toujours la différence. Ainsi, les discours proférés lors du forum, à propos de la remise en cause des positionnements politiques des acteurs maliens, ne peuvent pas être appréhendés comme une simple copie des discours anti-Français relevés ailleurs, même au Mali. Plus encore, les mêmes locuteurs, selon les situations de parole et les relations intersubjectives, ne produiront jamais totalement les mêmes discours.
- 40 À ce niveau, le mouvement de la parole née du hasard et de la nécessité, vient activer une forme langagière jamais prévisible, toujours nouvelle : la question de la subjectivité s'impose. Elle ne peut se concevoir comme une vérité du sujet, une supposée représentation qu'il a de l'autre, encore moins d'un Autre. La question de la subjectivité est constituée de deux mouvements, deux lignes toujours en action, toujours à repenser : celle du désir et celle du pouvoir. Le désir, conscient ou plus souvent inconscient, s'infiltre dans chaque relation de parole et marque le cours des conversations : désir de plaire, de convaincre, désir d'entre-deux, ou au contraire de mise en scène de soi, d'orgueil, d'intérêt, etc. En même temps, le désir vient buter sur les positionnements subjectifs des uns et des autres dans la situation d'interaction, il doit jouer avec les places occupées, socialement ou symboliquement, il doit composer avec la circulation du pouvoir qui régit chaque parole. Le pouvoir, ici au sens foucauldien, n'est jamais donné d'avance (même dans une situation considérée comme *a priori* déséquilibrée entre un médecin et un patient, ou un professeur et un élève, etc.) : le pouvoir est infime parfois mais bien opérant. Pouvoir du savoir, pouvoir de la dette¹⁸, pouvoir du non-dit, tout autant que pouvoir de l'âge, social ou politique.
- 41 Les diatribes des deux journalistes ne peuvent donc être considérées comme des morceaux de discours dissociés de tout ce qui s'est produit auparavant. Au-delà des

connexions fortes avec les mouvements alter-mondialistes, socialistes voire communistes, grâce à l'engagement d'Aminata Traoré, un autre élément contextuel doit être pris en compte, à propos des positions de R. Bathily. Lors d'une réunion de préparation des deux journées organisées par l'AME, une semaine avant le forum, des relations de force se sont clairement révélées entre les acteurs politiques. Alors que Abdoulaye Diarra, le président, occupait sans ambiguïté sa position de dirigeant, les prises de paroles répétées et assez dirigistes quant à l'organisation du forum par une Française (mariée à un Malien présent, tous les deux impliqués dans la lutte) avaient suscité quelques exaspérations. Plus tard, alors qu'une autre Française proposait une solution à un problème technique, R. Bathily s'est insurgé contre la proposition avec véhémence. Son emportement excessif recouvrait vraisemblablement une préoccupation quant à la mainmise des Françaises sur le forum. S'il n'a pas été d'emblée contredit dans un souci d'apaisement, la question du pouvoir et de la répartition des décisions entre Français(es) et Maliens orientait fortement ces négociations discursives, sans que rien de cette mise en cause ne soit explicitement dit. Il serait donc intéressant de faire l'hypothèse d'une genèse des discours anti-français de R. Bathily depuis le complexe enchâssement des discours antérieurs et des différentes relations entretenues au sein de l'organisation. Il faudrait, pour mieux la comprendre, aller beaucoup plus loin à travers la biographie du sujet (récit de vie), suivre ses trajectoires, ses rencontres, parcourir la multiplicité de ses discours, leurs circulations en fonction des situations de parole⁴², etc. La question du désir, dans le cadre des prises de parole du forum, serait aussi très intéressante à traiter dans tous les détails. Il apparaît pour R. Bathily davantage encore que pour M. Tabouré, invité officiel du forum, que le choix de faire une allocution en public dans le centre Joliba procède d'un réel désir de mise en scène de soi. Le désir de propager une parole, un point de vue, une idée et de convaincre une assemblée appartient totalement à la forme très intériorisée voire passionnée des discours proférés. À la différence des locuteurs attendus comme les représentants du gouvernement (assez mal à l'aise puisque souvent mis en cause, eux aussi), la militante « Aminata Traoré » (venue soutenir symboliquement le forum sans y prendre réellement part) ou les invités prévus, les prises de parole spontanées engageaient de réels désirs de la part des locuteurs, déclinés de manière singulière à chaque fois.

- 42 L'exemple du forum, tout juste esquissé ici, nous montre avec pertinence combien les négociations discursives se déploient sur fond de polyphonie discursive et de subjectivité, toutes deux imbriquées dans la mise en place de nouveaux agencements d'énonciation, alliant les effets de désir et de pouvoir. Si la reprise des discours essentialistes et identitaires ne produit pas d'inventions langagières, puisqu'ils font échos aux discours antérieurs, la situation dans laquelle ils sont produits indique toutefois qu'un nouveau mode d'appréhension du réel est en train de se produire au Mali dans la confrontation de multiples sources énonciatives. En ce sens, face aux nouveaux dispositifs politiques, ou tout au moins à leur renforcement, les réponses apportées sont extrêmes : ces nouvelles subjectivations se concrétisent en redistribuant les données existantes (discours postcolonialistes, replis identitaires) sous la forme d'une déterritorialisation propre à leur transformation (discours de défense de l'africanité au sein d'un espace public militant, instauration d'une mémoire de lutte malienne, etc.). L'appropriation des discours et leur réactualisation performatrice peuvent conduire à un processus d'émancipation, et c'est bien l'objectif pressenti lors de ces prises de parole. Proche du fonctionnement de la constitution du mouvement de

la négritude, mais émergeant dans des situations politiques totalement différentes puisque ce sont là des jeunes intellectuels exclus du pouvoir politique qui s'insurgent contre la domination néo-coloniale, et plus largement contre l'assujettissement du peuple par les dominants en général, le mouvement identitaire malien s'appuie sur des oppositions binaires (langue française/langues africaines) pour en inverser les qualités au profit d'un retour aux « valeurs » africaines, valeurs dont on sait qu'elles ont été longtemps essentialisées par les colons et les ethnologues, mais qui, dans ce cadre, permettent de rompre avec une perspective ethnique ou strictement nationale. C'est parce qu'il se produit dans ce cadre précis, et que l'adresse est double (à la fois les Français et les Maliens) qu'une déterritorialisation émerge. Paradoxalement, ce mouvement se fait nécessairement en français. Si les orateurs affirment de manière presque provocatrice ces discours anti-français, c'est qu'ils tiennent à parler en leurs noms, contre la confiscation de la parole par les Français en général. À travers cette double adresse, le locuteur instaure une rupture avec la tradition du « parler pour les autres », « parler pour les Africains », qui régit le mode politique africain général. C'est donc à une parole nouvelle, que l'on pourrait dire « endogène » bien que proférée en langue française, qu'ils en appellent.

- 43 La rupture promue, et illusoire en même temps tant elle est pétrie de contradictions, est constituée principalement d'un effet de discours. Elle se veut une réponse exacte à la violence exercée par la France à l'encontre des Africains, largement décrite pendant les deux jours : humiliations dans les centres de rétention, meurtres aux frontières, débarquement des refoulés en plein désert, racisme répété, expulsion de malades sans aucun bagage ni médicament, chantage auprès des chefs d'État africains, etc.

Les voix du langagiaire

- 44 Loin d'une vision dialectique opposant des dominés victimes des dominants, les relations de pouvoir exercées au quotidien dans les interactions suscitent des formes langagières dont la prédictibilité, du fait de la fluctuation des rapports de force, est impossible. De même, loin d'une vision psychanalytique classique, faisant du sujet parlant un être capable d'une parole uniquement traversée par l'inconscient et totalement coupée des discours extérieurs, nous postulons un inconscient machinique (Deleuze & Guattari 1980), toujours en action et réaction avec les actes extérieurs, les discours antérieurs, les meutes qui l'accompagnent, inconscient en mouvement qui produit des effets de désirs et de pouvoirs au cœur de ses énonciations. Les formes langagières singulières qui en résultent constituent ce vaste discours indirect libre dans lequel nous sommes tous plongés dès l'enfance. Elles sont singulières en ce qu'elles peuvent se mouler dans l'ensemble des dispositifs déjà présents lorsqu'un individu y est confronté, mais aussi en ce qu'elles peuvent, par la même, s'y opposer. Contrer les dispositifs, se refuser à les reproduire, ou encore souhaiter les faire exploser, nécessite alors d'en passer par de nouveaux agencements collectifs d'énonciation et de nouveaux processus de subjectivation, aboutissant parfois à de réels processus d'émancipation politique, artistique, etc.
- 45 Le langagiaire serait alors l'ensemble de ces lignes qui se croisent et qui conduisent à l'élaboration, par un jeu incessant avec la matière du langage dans les interactions avec autrui. Les choix langagiers, plus ou moins conscients, portent tout autant sur les manières de dire, que sur le dit lui-même : choix de tels vocables, de telles intonations,

de telles expressions, de telles formes linguistiques légitimées ou non, mais aussi le choix de telles acceptions sémantiques, de telles négociations sur le sens des mots, etc. Nul besoin d'opposer forme et sens, contenu et expression, les deux sont intrinsèquement mêlés au moment même où le locuteur entreprend de parler, de s'exposer à l'interprétation de l'autre, de se risquer au-devant d'autrui. C'est bien cet ensemble complexe qui constitue le langagiaire en tant qu'il comprend les actes de langage non pas comme des stratégies conscientes et préméditées (un cas parmi d'autres), mais comme un jeu avec autrui en fonction des rapports de force présents et mouvants (entre désir et pouvoir) et en fonction des discours antérieurs déjà proférés (réappropriés et transformés). Le précipité qui en résulte, fruit du hasard et des conditions matérielles et temporelles de l'interaction, répond à une expérience du langage fait de tâtonnements, d'essais, de retours en arrière, de lapsus, de mécompréhensions, d'hésitations, de répétitions, etc. Contre toute dichotomie visant à dialectiser le langage (forme/contenu, sens/expression, langue/parole, diachronie/synchronie, etc.), le langagiaire est un mouvement permanent producteur de formes-sens ; le mouvement qui fait s'exercer en même temps l'activité de production et d'interprétation, du sens et de la forme, dans une interdépendance totale. Assujetti tout autant que libre, le locuteur exerce sa volonté d'émancipation, sa singularité, tout autant qu'il affiche sa soumission aux énoncés de la *doxa*, aux mots d'ordre. Il avance avec les mots des autres, recule, écoute, négocie, s'éloigne, les transforme, les tord ou bien se résigne à les répéter conformément à la *doxa*. À d'autres moments, le sujet parlant se met à en créer de nouveaux, à déplacer les formes existantes. Des énoncés qui n'ont pas été entendus ailleurs, de nouvelles formes de langage exprimant de nouvelles expériences, toujours mouvantes et instables, parce qu'imprévisibles.

46 Il ne s'agit pas, dans ce parcours du langagiaire, d'évacuer le rapport de force qu'impose la société à travers la normalisation du langage et sa forme consacrée (la langue) mais de repérer et d'analyser la matérialité linguistique telle que les locuteurs la travaillent en fonction des strates de savoirs/pouvoirs légitimés par les institutions. Si parfois des stabilités se dessinent, dans les zones d'intensité du langagiaire, fussent-elles consacrées sous les titres de la loi ou des normes légitimées, les locuteurs en connaissent la dimension humaine précaire et les possibles mises en question. Ainsi, ces lois créées par les hommes ne fonctionnent jamais comme formes définitives, mais sont susceptibles d'être sans cesse remises en cause dans le grand jeu des interactions langagières. Ce processus d'ajustement permanent se déploie sur deux axes concomitants : un axe vertical au sein duquel le locuteur pioche les formes en fonction de sa volonté de réactualisation des formes discursives antérieures, et un axe horizontal, linéaire, au sein duquel il négocie les formes utilisées, les siennes et celles des autres, au cours de l'interaction. Les deux axes se télescopent sans cesse, lorsque d'une manière ou d'une autre, des paroles prononcées par un locuteur sont reprises par l'interlocuteur, réactualisées, réappropriées, transformées ou instrumentalisées. Au cœur de ce mouvement se produisent alors des subjectivations nouvelles, marquées par la création de mots nouveaux, d'expressions nouvelles, d'énoncés auparavant impossibles à prononcer dans un cadre interactionnel donné car non légitimes, voire interdits, mais tout aussi fréquemment par des intonations, des complexes linguistico-gestuels dans lesquels le non-verbal et le para-verbal prennent une place prépondérante.

47 Résolument sociopolitique, l'anthropologie du langagiaire a pour objectif de rendre compte des discours en ne dissociant pas deux niveaux « macro » et « micro », mais au

contraire en travaillant l'entre-deux qui les rend indissociables de la compréhension des pratiques. En Afrique, comme ailleurs, cette approche nous permet de comprendre, par exemple, comment des énoncés de type postcolonialiste s'imposent aujourd'hui dans les milieux intellectuels, et en quoi leur productivité fait sens politiquement. S'ils parlent avec les mots des autres, les individus ne le font jamais de la même manière et avec les mêmes intentions. La capitalisation des langues, résultat d'un long processus d'essentialisation politique et scientifique, entre aussi dans le jeu du discours indirect libre d'aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE

- AMSELLE, J.-L., 2008 *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock.
- AMSELLE, J.-L. & M'BOKOLO, E., 1985 *Au cœur de l'ethnie : ethnies, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte.
- AMSELLE, J.-L. & SIBEUD, E. (dir.), 1998 *Maurice Delafosse, entre orientalisme et ethnographie : l'itinéraire d'un africaniste (1870-1926)*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- ANTA DIOP, C., 2008 *Le spectre identitaire, entre langue et pouvoir au Mali*, Limoges, Lambert Lucas.
- BARRY, A. O., 2000 « Linéarité discursive et bouclages énonciatifs dans le discours de Sékou Touré », in *Semen, Répétition, altération, reformulation dans les textes et discours*, <<http://semen.revues.org/document1869.html>>.
- , 2002 *Pouvoir du discours & discours du pouvoir. L'art oratoire chez Sékou Touré de 1958 à 1984*, Paris, L'Harmattan.
- BAUMAN, R. & BRIGGS, C. L., 2003 *Voices of Modernity, Language Ideologies and the Politics of Inequality*, Cambridge-New York, Cambridge University Press.
- BENSA, A., 2006 *La fin de l'exotisme : essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis.
- BOISBOISSEL, Y., 1931 *Peaux noires, cœurs blancs*, Paris, Fournier.
- CAHIERS D'ÉTUDES AFRICAINES, 2001 « Langues déliées », XLI (3-4), 163-164.
- CANUT, C., 2007 « L'épilinguistique en question », in G. SIOUFFI & A. STEUCKARDT (dir.), *Les linguistes et la norme*, Berne, Peter Lang (« Sciences pour la communication ») : 49-72.
- , 2008 *Le Spectre identitaire, entre langue et pouvoir au Mali*, Limoges, Lambert Lucas.
- DELAFOSSÉ, M., 1922 *L'âme nègre*, Paris, Payot.
- , 1972 [1912] *Haut-Sénégal-Niger (Soudan français) I. Le pays, les peuples, les langues*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- DELEUZE, G. & GUATTARI, F., 1980 *Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux*, 2, Paris, Éditions de Minuit (« Collection Critique »).
- DUCHÊNE, A., 2008 *Ideologies Across Nations. The Construction of Linguistic Minorities at the United Nations*, Berlin-New York, Mouton de Gruyter (« Series : Language, Power and Social Processes »).

- HAUGEN, E., 1962 « Schizoglossia and the Linguistic Norm », *Monograph Series on Language and Linguistics*, 15 : 63-69.
- HOMBURGER, L., 1941 *Les Langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*, Paris, Payot.
- MARCELLESI, J. B., 1981 « Bilinguisme, diglossie, hégémonie ; problèmes et tâches », *Langages*, 61 : 5-11.
- NICOLAÏ, R., 1990 *Parentés linguistiques : à propos du songhay*, Paris, Éditions du CNRS.
- OLENDER, M., 1989 *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Gallimard-Éditions du Seuil (« Hautes Études »).
- ZOBEL, C., 1998 « Essentialisme culturaliste et humanisme chez Léo Frobenius et Maurice Delafosse », in J.-L. AMSELLE & E. SIBEUD (dir.), *op. cit.* : 137-143.

NOTES

1. Dans les premiers temps, une approximation de l'acquisition du français a produit des mixtes entre pratiques linguistiques locales et coloniale (nommée dans de nombreux cas le *petit nègre*). Certains gradés utiliseront parfois la langue bambara dans le commandement des tirailleurs, mais les lectures de *Peaux noires, cœurs blancs* (BOISBOISSEL 1931), comme tant d'autres ouvrages issus de la littérature coloniale, montrent que son utilisation reste surtout le fait des gradés africains vis-à-vis des troupes et non pas le fait des gradés français.
2. La divergence dans les modes de gouvernement anglais (*indirect rule*) et français permet de noter une différence dans le rapport aux langues dans certains pays à l'Est de l'Afrique où les langues locales ont été plus rapidement impliquées dans les systèmes d'enseignement. Ainsi le swahili est une langue écrite et enseignée depuis longtemps. Le cas de la Guinée de Sékou Touré qui, dès les Indépendances, a promu les langues guinéennes au rang de langues officielles, ou encore celui du régime communiste malgache, un peu plus tard, imposant le merina comme langue de Madagascar, n'ont pas abouti pour des raisons diverses. Ainsi, du côté des anciennes colonisations françaises, aucun pays ne s'est réellement séparé de la langue française, quand bien même celle-ci reste peu utilisée dans les pratiques quotidiennes.
3. Sur l'ensemble de ces travaux, voir notre ouvrage (CANUT 2008).
4. La « civilisation extérieure relativement avancée » correspond en fait à l'adoption du modèle occidental ou arabo-musulman. Les Africains sont classés en fonction de leur assimilation des civilisations extérieures. L'auteur se garde toutefois bien de citer la seconde, puisque le monde arabo-musulman dans l'ensemble des écrits est évincé afin de présenter un monde à deux pôles : la civilisation indo-européenne d'un côté, et le monde primitif, de l'autre. Delafosse sera toutefois un des rares à concevoir l'Afrique en termes de cultures.
5. Attribué à Max Weinreich, en 1945, cet énoncé revient régulièrement sous la plume des sociolinguistes (Fishman, Meillet et Martinet notamment).
6. Toutefois, la sociolinguistique reste proche de sa dimension éthique initiale : la sociolinguistique variationniste s'imposera en ce sens aux États-Unis avec son précurseur W. Labov, soucieux de redonner une place au parler dévalorisé des Noirs

Américains, en lui donnant un nom et une existence scientifique : le *vernacular black english*.

7. Un des éléments probants de la répercussion des discours savants en Afrique a été, et est encore, l'affirmation du lien étroit entre langue et nation. En jumelant langue et nation puisque « tout confirme (donc) que chaque langue exprime le caractère du peuple qui le parle » (Condillac, cité par OLENDER 1989 : 19), on a répandu l'idée de l'indissolubilité de leurs liens, idée à laquelle la construction des « ethnies » africaines est largement imputable (AMSELLE & M'BOKOLO 1985).

8. Nous empruntons ce titre à Alban BENSA (2006) en résonance avec son bel ouvrage *La fin de l'exotisme : essais d'anthropologie critique*.

9. Nous avons proposé, en 1996, à partir de l'expression « activité épilinguistique » de Culioli, cette notion afin de différencier les énoncés issus de la matrice discursive métalinguistique et épilinguistique (CANUT 2007).

10. Créée en 1996, cette association prend une place de plus en plus importante dans le paysage politique malien. Outre son rôle d'information sur les effets des expulsions (pertes des biens, dégâts matériels et psychologiques, difficultés à la réinsertion dans le pays quitté souvent longtemps auparavant par les immigrés), l'AME poursuit un travail de terrain très efficace en direction des expulsés débarqués à Bamako afin de les protéger en leur offrant la possibilité de les loger, voire, pour les plus démunis, de les aider à retourner dans leur village. La lutte est menée autant en direction des dirigeants français (accueillis toujours fraîchement lorsqu'ils débarquent au Mali), que des dirigeants maliens, afin de faire pression sur le gouvernement lors de toutes signatures de compromis avec le gouvernement français. Voir le site <<http://www.expulsesmaliens.org/>>.

11. Appel disponible sur le site <<http://www.expulsesmaliens.org/>> ainsi que sur de nombreux autres sites militants (Cimade, RESF, etc.).

12. À ce jour, seule la CIMADE apporte une aide financière à l'AME.

13. « Les Français qui sont là, s'ils comprennent un peu, c'est leur problème, je ne le dis pas en français. Je le dis dans notre langue. La langue de chez soi/la langue sacrée, ce n'est pas une chose imbécile. »

14. Les caractères gras indiquent la hausse de la voix, entre crochets les indications non verbales.

15. L'efficacité de la répétition dans ce cadre peut aboutir au processus de la « sloganisation », concept développé par certains analystes de discours (BARRY 2002 : 93).

16. « **Non à la** contre-révolution [...] / **Non à la** renaissance du racisme [...] / **Non à la** corruption [...] / **Non à la** subversion [...] / **Non à la** calomnie / Non aux trahisons / **Non à la** faillite de l'économie / **Non à la** défaite du peuple /. »

17. « Chacun pour soi » (littéralement, « chacun a une mère ») : énoncé du président pour répondre à la cherté de la vie devenue un obstacle déterminant à la (sur)vie des familles.

18. Lors du forum, à plusieurs reprises, R. Bathily se place sous la coupe du « père », du « tonton Tabouré » (R. T.).

19. Son changement d'attitude lorsqu'il entendit que cette femme contre laquelle il s'était emporté parlait en fait le bambara est symptomatique de la complexité des agencements discursifs qui varient dans le temps.

RÉSUMÉS

Résumé

La longue formation discursive du langage en Afrique, soit l'ensemble de la circulation des discours constituant le mode d'appréhension du langage, s'inscrit dans un dispositif scientifique régi par des rapports de pouvoir. L'élaboration des théories linguistiques issues du Nord contraint de manière déterminante les productions internationales aboutissant à une appréhension ethnocentriste et essentialiste du langage. Suite à la mise en perspective des discours sur les langues depuis la colonisation, cet article propose d'engager *a contrario* une anthropologie du langage en Afrique, visant à analyser les processus discursifs plutôt que de poursuivre la catégorisation des variétés ou des langues. L'exemple d'un événement discursif tel que celui des *Journées ouvertes avec les travailleurs migrants expulsés et refoulés* au Mali, organisées par l'Association malienne des expulsés et insérées dans le cadre d'une recherche multi-site sur la mise en mots des migrations maliennes, permet de tracer le cadre d'une étude de l'hétérogénéité langagière visant à dépasser des dialectiques postcolonialistes.

Abstract

The long discursive formation of language in Africa, meaning the body of disseminated discourse that constitutes the method for understanding language, is part of a scientific system governed by power relationships. Linguistic theories from the North have had a determining influence on international research and resulted in an ethnic-centred and essentialist understanding of language. After placing the linguistic discourses since colonisation into perspective, this paper attempts to take the opposing view by engaging in a linguistic anthropology of Africa aiming to analyse the discursive process rather than pursue the categorisation of language varieties. The example of a discursive element such the "Open days with deported migrant workers" in Mali, organised by the Malian Association of Deported Workers, viewed in the perspective of a multi-local research project into word formulation by Mali migrants, allows us to trace a framework for a study of linguistic heterogeneity that intends to go beyond post-colonial dialectics.

INDEX

Mots-clés : Mali, Association malienne des expulsés, discours, essentialisme, idéologie linguistique, langue, parole, politique

Keywords : Mali, Association of Deported Workers, Discourse, Essentialism, Linguistic Ideology, Language, Speech, Politics

AUTEUR

CÉCILE CANUT

Faculté des sciences humaines et sociales, Département des sciences du langage, Université Paris Descartes, Paris.